



Une parole médicale prise dans l'imaginaire : alimentation et digestion chez un maître chirurgien du XIV^e siècle

Marie-Christine Pouchelle

► To cite this version:

Marie-Christine Pouchelle. Une parole médicale prise dans l'imaginaire : alimentation et digestion chez un maître chirurgien du XIV^e siècle. Colloque de Tours de mars 1979, organisé par le Centre d'études supérieures de la Renaissance, Mar 1979, France. pp.179-192. hal-00468825

HAL Id: hal-00468825

<https://hal.science/hal-00468825>

Submitted on 31 Mar 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

15. Une parole médicale prise dans l'imaginaire : alimentation et digestion chez un maître chirurgien du XIV^e siècle

DES HOMMES MANGES PAR LE PECHE, LA MALADIE ET LA MORT

Dériver au fil des textes médiévaux, c'est aussi rencontrer fréquemment une anthropophagie dont l'insistance fait question. La chair humaine y fournit la matière de « pratiques alimentaires », tantôt réelles et tantôt métaphoriques, qui demeurent terrifiantes en ce qu'elles proposent à notre inconscient la vision, puissamment évocatrice, d'un moi identifié au corps et avec lui démembré, morcelé, digéré, dissous. En fait, ce n'est sans doute pas par hasard que, dans la seconde moitié du moyen âge, la montée d'un individualisme dont témoigne par exemple l'invention du portrait, converge avec l'invasion toujours plus menaçante, dans les fantasmes exprimés, d'une dévoration qui apparaît alors comme la métaphore privilégiée de la mort.

Sur ce dernier point, l'anthropologue dispose d'un matériel pléthorique, extrait des sources les plus diverses. *La mort est ainsi appelée pour ce qu'elle mord amèrement*, écrit Barthélémy l'Anglais au XIII^e siècle, en reprenant un jeu de mots alors rebattu et justement bien significatif, dont Gautier de Coinci, entre autres, avait déjà fait vers 1218-1233 un large usage¹. Le lot commun des cadavres n'est-il pas d'être la nourriture (*esca*) des vers ?². Aux méchants condamnés à mourir éternellement il échoit par surcroît d'être éternellement dévorés, par un Satan que l'iconographie de l'époque nous montre sous les traits de l'Ogre, ou par les équivalents symboliques de ce père monstrueux, les reptiles qui pullulent en enfer :

« Crapout, laisardes et sanssues
Cerveles et ielz vos suceront
Langue et palais vos maingeront
Et rungeront le cuer ou ventre. »

prédit-on aux usuriers³. D'ailleurs le pécheur est déjà en ce monde

rongé par ses propres vices : l'*orgilleus hom* décrit par le prieur de Vic-sur-Aisne *a male vie*

« Car tout le cuer li runge envie.
Si pres de lui se glace et muce
Que tout le sanc li boit et suce.
Orgiuelz est trop succans sanssue. » 4.

Les maladies de l'âme se comportent en l'occurrence comme les affections du corps. Ces dernières, avant même que la camarde n'*enfiche ses dents* dans la chair des agonisants⁵, rampent sur les corps affaiblis des égrotes, tels des *loups* et des *crabes* qui *rongent, sucent, mordent et mangent* les chairs dont ils sont eux-mêmes issus. Ici le discours médical — très précisément celui que tient, au début du xiv^e siècle, Henri de Mondeville dans son traité de chirurgie⁶ — rejoint l'imagination littéraire ; et cela parce qu'il participe en réalité d'une symbolique qui transcende l'évolution du savoir médical proprement dit⁷. C'est ce qui m'a conduite à aborder ici la *Chirurgie* de Mondeville moins du point de vue de l'histoire traditionnelle de la médecine que dans la perspective plus large de l'histoire des mentalités.

Du reste, s'agissant des images du corps comme des pratiques auxquelles il donne prise, les plages chronologiques auxquelles nous sommes habitués s'étirent quelquefois étonnamment⁸. Ainsi, lorsqu'au xvi^e siècle un Clément Marot s'écrit, à l'adresse de quelque cruelle

« Les pouls, les loups, les clouz te puissent ronger sous la cotte,
trestouz tez trouz ordous, les cuisses, le ventre et la motte. » 9.

il continue d'utiliser les mêmes références symboliques que le chirurgien de Philippe le Bel. Ces permanences ne font pas oublier la spécificité des contextes socio-historiques dans lesquels elles s'inscrivent, ni les décalages successifs qui lentement affectent les représentations et les attitudes relatives au corps. Elles incitent du moins, dans ce colloque dédié aux rêveries alimentaires de la Renaissance, à se pencher à titre comparatif sur ce qu'avait légué l'imaginaire médiéval.

Animalité et maladie sont, d'une manière générale, fortement associées dans l'esprit des hommes du moyen âge¹⁰. Pour Gui de Chauliac, un faciès bestial signale à tous la présence, chez les lépreux, du mal infâmant¹¹. Mondeville évoque les vers qui grouillent dans les ulcères (N. 417), et les poux, spontanément engendrés par la putréfaction, qui prolifèrent sur les corps engorgés par l'effet d'une mauvaise humidité (N. 636). Mais c'est lorsqu'elle dévore ses proies que la maladie se rapproche véritablement de l'animal dans ce qu'il a de plus menaçant ; c'est tout particulièrement le cas du cancer, qui

« ronge de tous les côtés, et se promène en rongeant comme le dit poisson cancer qui marche aussi bien en avant qu'en arrière et de côté. » (N. 476).

C'était là plus qu'une simple vue de l'esprit. Aujourd'hui les savants ne prétendent voir dans les métaphores que d'utiles sources d'information sur les champs sémantiques et le fonctionnement du langage. On réserve aux enfants et aux poètes la naïveté de croire encore à la vérité et à l'efficacité des symboles ; on a celle, par contre, d'oublier que même les sciences les plus exactes, même celles qui sont le

plus en prise sur le réel, occupent pourtant par rapport à ce dernier une position métaphorique. D'ailleurs il n'est pas d'usage, chez les esprits avertis, de s'interroger sur l'impact concret des métaphores, sauf à en mentionner d'éventuels effets psychosomatiques. En revanche, pour ceux qui, au XIV^e siècle, étaient en proie à la terrible maladie, cette description du cancer, qui renvoyait à la sensation angoissante d'être bel et bien dévoré, n'était pas seulement jeu de l'imagination. A ce vécu particulier correspondait sur le plan de la thérapeutique l'utilisation de procédés visant à substituer divers équivalents à la chair des malheureuses victimes : en 1363 Gui de Chauliac signale que, parmi ceux qui souffrent d'un cancer ulcéré

« plusieurs appaisent sa fraudulente et rage lupine avec une pièce d'escarlate, et en y appliquant chair de geline. Et pour ce le peuple dit que à cette cause il est appelé loup car tous les iours il mange une poule et que s'il ne l'avoit il mangeroit la personne »¹².

Au début du XIX^e siècle encore, ce genre de pratique est attesté par un praticien attentif aux *Erreurs populaires relatives à la médecine*^{12bis}.

Enfin, de même que, dans les textes édifiants, c'est le destin de tout mangeur d'être à son tour avalé puisque

« Ne puet estre qu'enfers n'engloute
Gorge qui d'engorgier est gloute. »¹³.

de même, pour la parole médicale, c'est le sort du mal dévorant que d'être absorbé par les remèdes qu'on lui oppose : au XIII^e siècle, pour venir à bout du cancer, Rogier de Baron préconise l'emploi d'une

« poudre à chancre mangier... »¹⁴.

Malgré ce que semblent indiquer les lignes qui précèdent, les incidences de la dévoration sur l'imagination médiévale ne constituent pas l'objet principal du travail qu'on va lire. Me réservant d'y consacrer prochainement une part de mes recherches, j'ai seulement voulu mettre en lumière le contexte dans lequel interviennent chez Mondeville les images associées à l'alimentation et à la digestion. Il apparaît en effet qu'un contrepoint s'esquisse entre d'une part l'accent mis par le chirurgien sur la dévoration des malades par les fauves métaphoriques qui peuplent l'univers de la pathologie, et d'autre part la place privilégiée, sur le plan concret comme sur le plan symbolique, qu'il ménage au domaine alimentaire. On peut même faire l'hypothèse que l'un est à la mesure de l'autre tout comme, d'une manière plus générale, la hantise d'être dévoré est peut-être, au moyen âge, proportionnelle à une certaine fascination pour la *gula*, fascination confirmée *a contrario* par l'insistance des confesseurs sur la nécessité du jeûne et sur le péché de ceux qui *de leur ventre font leur dieu*¹⁵.

Dans cette perspective, le discours de la médecine médiévale sur l'importance de la nutrition peut aussi bien apparaître comme la rationalisation d'attitudes collectives plus profondes. C'est en tout cas ce que suggère le poids métaphorique que revêtent les domaines alimentaire, culinaire et digestif chez le chirurgien de Philippe le Bel. Ce qui m'intéresse ici, c'est la dialectique des trajets empruntés par Mondeville : dans son traité réagissent l'un sur l'autre, inextricablement mêlés, d'une part le savoir de l'homme de l'art en matière de diététique, et d'autre part la place symbolique que cette question occupe

dans son imagination. C'est pourquoi j'ai également choisi d'aller et venir, dans les pages qui suivent, entre ses conceptions relatives à l'alimentation et à la digestion, et l'extension métaphorique qu'il leur donne.

REALITES ET METAPHORES DE L'ALIMENTATION

Pour commencer, notons tout d'abord que c'est sous la forme d'une activité nourricière que ce pédagogue attentif se représente la transmission de la science, l'ingestion alimentaire constituant pour lui le modèle privilégié de l'incorporation du savoir : les maîtres, dit-il, doivent se comporter

« comme les nourrices qui allaitent les enfants et leur apprennent et les accoutument à goûter aux mets, en leur mâchant les premiers aliments et les leur offrant ensuite tout mâchés, à goûter. C'est ainsi que les hommes de l'art et les docteurs doivent non seulement mâcher la science pour leurs élèves ignorants, mais encore la ruminer deux et plusieurs fois, pour que ceux-ci puissent l'avalier plus facilement (...). Ceux (...) qui, pour des disciples complètement ignorants, n'écrivent que superficiellement, et en paroles brèves et obscures, cachant et gardant pour eux la moelle et la saveur intérieure de la science, agissent exactement comme les nourrices trompeuses et avides, qui mettent pour un instant entre les dents des enfants, un mets délicat et succulent, et qui au moment où ceux-ci serrent les lèvres et les mâchoires, le leur enlèvent et l'avalent ; l'enfant cherche alors le morceau et porte çà et là sa langue et ses lèvres. » (N. 186, 187).

Avoir faim de savoir... Se rassasier de livres... C'était déjà stéréotypes au siècle de Philippe le Bel — qu'on se souvienne seulement du surnom donné au ^{xiii}e siècle à Pierre le Mangeur. Néanmoins l'insistance avec laquelle Mondeville file la métaphore (presque une page dans l'édition de Nicaise) donne la mesure de son attachement particulier aux images alimentaires.

Cet attachement était doublement inattendu. D'abord parce qu'un chirurgien n'était alors pas censé, théoriquement, s'occuper de questions alimentaires. Et non seulement Mondeville se réclame de la chirurgie (bien qu'il soit également médecin) mais encore il rédige son traité à l'intention d'apprentis-chirurgiens ; on aurait pu s'attendre à ce que, quel que fût son intérêt pour le domaine de la nutrition, il se cantonne plus rigoureusement à ce qui relevait exclusivement de la chirurgie. Ensuite, et surtout, parce que le maître, manifestement fasciné par sa propre pratique, est convaincu de la *supériorité de la chirurgie sur la médecine* (N. 117) : par ses opérations radicales et violentes la première ne permet-elle pas d'obvier aux erreurs de la Nature, en venant par exemple au secours de *ceux qui viennent au monde sans anus, sans vulve, sans voie de sortie pour l'urine* (N. 119) ? Aux yeux du chirurgien-démiurge, cela fonde la prééminence de son art sur les moyens thérapeutiques réservés aux médecins. A savoir la *potion*, qui consiste à administrer des *médicaments laxatifs, digestifs et vomitifs* ainsi que des clystères, et dont l'inconvénient est qu'elle fait *passer de violents médicaments vénéneux dans les principaux organes nobles de l'intérieur du corps* (N. 117, 119) ; et la *diète*, qui a pour objet d'ordonner les *six choses non-naturelles* que sont l'air, le repos, la joie,

l'évacuation, le sommeil, la nourriture enfin, cette dernière étant justement, d'après Mondeville, la plus *nécessaire* (N. 116, 117, 607). A remarquer que cette importance de l'alimentation est soulignée, sur le plan sémantique, par le rétrécissement occasionnel du champ recouvert par le terme *diète* au régime alimentaire seul (N. 607).

Ce qui amène Mondeville à un revirement en faveur de la *diète*, et plus précisément du régime alimentaire, c'est que s'il préfère effectivement la précision et l'évidence des opérations chirurgicales à l'incertitude des médications, il est aussi ennemi de la douleur et il répugne à perturber l'équilibre corporel par des interventions traumatisantes. C'est pourquoi il affirme d'autre part que la *diète* (au sens large) est le moyen *le plus louable* parce que *le plus doux* (N. 116), et surtout que *celui qui guérit les maladies par les aliments seuls est un excellent médecin* (N. 185). Plus encore, ce médecin se comporte dans ce cas comme

« les médecins des autels, c'est-à-dire les prêtres (*sacerdotes*) [qui] guérissent avec des aliments, avec l'eau qui a lavé le calice, avec l'eau et le pain bénits, ce que d'autres guérissent avec leurs médicaments. » (N. 116).

A cette connotation sacrée Mondeville ajoute, en guise d'argument thérapeutique, que

« ceux qui sont guéris par des aliments sont plus facilement ramenés à leur tempérament que ceux que l'on guérit par des médicaments. » (N. 116, 117).

La suprématie accordée par le maître chirurgien au régime alimentaire a pour conséquence que celui-ci constitue la pierre angulaire de sa thérapeutique :

« toute cure rationnelle [menée selon les règles de l'art], médicale ou chirurgicale, présuppose une régime convenable de la diète [l'alimentation]. » (N. 607).

C'est si vrai qu'il n'est pas de cas où Mondeville ne se soucie de prescrire d'abord un certain nombre de règles alimentaires à ses patients, que ceux-ci soient lépreux, blessés, ou qu'ils souffrent d'un anthrax. Son intention : reconforter la vertu et la chaleur vitale affaiblies, lutter contre la cause, en dernière analyse toujours humorale, de la maladie, remédier aux désordres engendrés par un accident extérieur dans l'équilibre des humeurs.

Au fondement de ces visées thérapeutiques se tient une conception de l'économie corporelle où la nourriture tient une place essentielle. C'est que la composition du bol alimentaire détermine la qualité et la proportion des quatre humeurs (sang, bile, phlegme, mélancolie) et donc l'état de santé général. Entre le monde naturel et l'homme, les aliments jouent le rôle d'une charnière articulant les parties d'un univers hiérarchisé, où il appert que

« une humeur est une partie fluide du corps, formée par le premier mélange des aliments, comme les aliments sont formés du premier mélange des éléments, et les membres [les parties du corps] du premier mélange des humeurs. » (N. 657).

La nutrition s'opérant par assimilation du semblable, il s'ensuit dès lors la mise en jeu d'une taxinomie où sont répertoriées les substances

alimentaires comme les parties du corps ; cette classification est construite sur la combinaison binaire, bien connue, des quatre qualités : chaud et sec, chaud et humide, froid et humide, froid et sec. Elle équivaut à toute une spéculation sur les similitudes et les différences dont les ressorts internes ne sont pas encore élucidés, et qui organise toute la pensée médicale de l'époque : ainsi nourrit-on un membre bilieux d'une substance de même nature, c'est-à-dire chaude et sèche, mais on guérit par les contraires, en prescrivant un régime froid et humide à ceux qui souffrent d'humeurs brûlées.

Dans cette perspective l'aliment se fait remède et la médication prend des allures alimentaires ; c'est de cette façon que les aliments froids et humides, tels que la laitue, l'endive, le vinaigre, le verjus acide, sont des *médecines digestives de la bile* (N. 606). Laisant de côté l'inventaire systématique des substances que Mondeville insère dans son Antidotaire, je livre ici, à la méditation — éventuellement structuraliste — du lecteur, un exemple de la manière dont, au fil de son enseignement, le maître compose un régime. Il s'agit de former chez un blessé un bon sang sec et chaud, propre à la régénération des chairs :

« Première question : le pain doit être de bon froment, médiocrement cuit et fermenté, ni vieux ni frais, de trois jours par exemple. Seconde question : quels doivent être les aliments ? Ils doivent être légers, tendres, digestibles, formant de bon sang sec en grande quantité et non brûlé (...). De ce genre sont les poules, chapons, poulets, les jeunes chevreux châtrés, les faisans, perdrix, petits oiseaux au bec fin qui habitent dans les champs, les œufs de poule cuits à la coque. Tous ces aliments sont meilleurs rôtis qu'autrement, si ce n'est qu'il faut enlever la croûte extérieure brûlée. Troisième question, le vin : il doit être le meilleur qu'on pourra trouver, rose ou blanc, léger, aromatique, agréable à boire, médiocrement fort. »

Inversement, doivent être évités

« tous [les aliments] qui sont l'opposé de ce qu'on vient de dire, épais, indigestes, comme la viande de bœuf, d'oie, de lièvre, de canard, les légumineuses et autres semblables, tout ce qui produit du sang putride, humide et mauvais, ainsi tous les poissons, les fruits, les légumes, la purée de pois, le lait d'amandes, la farine d'orge ou d'avoine, le gruau, la ptisane, l'eau et tous les aliments humides, comme le jus de viande, etc. Quant au vin, il faut éviter le vin aqueux comme celui de France, le vin fort tel que celui d'Auxerre, ou épais tel que celui de Montpellier. » (N. 285-287).

En réalité le médecin ne se soucie pas seulement du régime alimentaire de ses patients mais aussi de la préparation culinaire des nourritures prescrites ; ceci parce que l'addition d'épices et de condiments ainsi que le mode de cuisson (opposition du rôti au bouilli) étaient censés en modifier notablement les qualités et les vertus. Mondeville pousse d'ailleurs le scrupule jusqu'à vouloir contrôler le cuisinier jusque dans son corps, en recommandant de veiller à *ce que le cuisinier ne soit pas phlegmatique et ne juge pas insipide un mets trop salé et ainsi du reste* (N. 174) ; car le sens du goût, chez les personnes de cette complexion, est affaibli par l'abondance d'une salive fade et visqueuse (N. 604). D'ailleurs, dans l'exercice de son art, le médecin-chirurgien fait concurrence au professionnel en question, utilisant comme lui des *recettes*, et préparant les remèdes comme s'il cuisinait : c'est le cas,

par exemple, lorsqu'il confectionne un emplâtre de mauves, en les cuisant seulement dans l'eau *comme si on devait les manger* (...) et en les pilant *comme pour une sauce* (N. 296).

A ces analogies plus ou moins explicites qui rapprochent le médecin du cuisinier s'ajoutent les métaphores qui font de son objet, le corps, un espace domestique et culinaire. En effet, à l'œil inquiet du praticien, la cavité interne du tronc entier apparaît comme un *four* où se déroule une série de *coctions*. *Coctions*, c'est-à-dire digestions : dans l'estomac d'abord, *huche de la nourriture* qui fait aussi office de *marmite*. Puis dans le foie qui, après avoir tenu à l'égard de l'estomac le rôle que joue le *feu* sous le chaudron, se fait *jarre* où le chyle *bout* comme du *moût*. Dans le cœur enfin, où le sang nutritif est *échauffé, subtilisé, digéré et purifié* pour donner naissance à l'esprit vital

« qui est plus clair, plus subtil, plus pur, plus resplendissant que toutes les choses corporelles formées des quatre éléments, et est par conséquent plus proche de la nature des choses supercélestes. Il forme entre le corps et l'âme un lien amical et approprié et est l'instrument immédiat de l'âme, ce qui fait que les esprits sont les porteurs des facultés. » (N. 61).

Ici, dans ce processus délicat au cours duquel s'opère le passage de la matière à l'esprit, la cuisine s'efface devant l'alchimie, laquelle d'ailleurs avait fait de la *digestion* l'une des phases de l'Œuvre¹⁶. Également évocateurs du grand art sont les termes de *coction*, de *congélation*, de *condensation* et surtout de *coagulation* appliqués par Mondeville aux phénomènes qui affectent la masse humorale. Ainsi le corps digérant dans lequel le maître voit un *four* métaphorique, est-il en même temps, implicitement, un athanor ; et, comme au cuisinier, comme à l'alchimiste, il revient au praticien d'en surveiller attentivement la chaleur, augmentant son intensité ou modérant ses ardeurs. Pas question en effet de laisser la masse humorale produite par le foie *brûler, se consumer, ou être réduite en cendres* (N. 626). Attention aussi aux apostèmes chauds, anthrax et abcès divers qui, véritables foyers d'*incendie* transforment en *fourneaux* les parties du corps qu'ils ont enflammées.

Les processus physiologiques de la digestion et de la génération des humeurs étant perçus en grande partie par Mondeville sur le modèle culinaire, il n'est pas étonnant que les substances obtenues soient elles-mêmes assimilées à des produits alimentaires : ce qui résulte de la coction du chyle dans le foie, c'est une masse humorale analogue au *vin*, dont le phlegme constitue l'*écume*, la mélancolie le *tartre* ou la *lie*, et où le sang tient la place du *vin* pur (la bile échappe ici au recensement).

Cette équivalence établie — ou en tous cas adoptée — par le discours médical était pour la symbolique chrétienne un lieu commun, qui prit d'ailleurs, durant la seconde moitié du moyen âge, un relief particulier avec le culte croissant des fidèles pour les plaies et le sang du Christ. De cette vénération témoigne la fortune que connut alors l'image du pressoir mystique et celle-ci était certainement présente à l'esprit d'un clerc tel que Mondeville ; peut-être même entraînait-elle chez lui en résonance avec la métaphore qui faisait du *pressoir* le modèle

des topiques appliqués sur les plaies suppurantes pour en exprimer les superfluités malsaines...

Quoi qu'il en soit, l'image du vin appliquée au sang n'est pas alors sans conséquence dans la pratique médicale ; de même que la perception du cancer comme animal affamé amène les patients à substituer à leur propre chair des équivalents réels ou symboliques, de même l'assimilation du sang au vin se traduit très concrètement sur le plan thérapeutique par l'administration de vin aux blessés : en effet, dit Mondeville,

« le bon vin est l'aliment le plus propre à la génération du sang, et par conséquent à celle de la chair. L'antécédente est prouvée par l'autorité du Philosophe [Aristote] qui dit que le bon vin passe pour ainsi dire sans intermédiaire dans le sang, et se transforme en sang. En outre, de tous les aliments, le vin est le plus semblable au sang en substance et en couleur ; or, pour les choses qui ont de la ressemblance (*habentibus symbolum i.e. similitudinem*) le passage et la transformation de l'une en l'autre est plus facile ; donc le vin est l'aliment le plus propre à former du sang. La conclusion est prouvée, parce que la chair ne se forme que du sang donc ce qui est propre à former du sang est propre à former de la chair. » (N. 284).

Voilà pourquoi le maître-chirurgien entre en contradiction avec l'*opinion générale* des savants et les prescriptions des *antiqui* selon lesquelles *aucun blessé ne doit boire de vin* (N. 209). Choissant d'en administrer à ses patients il adopte ainsi une attitude qui était par contre celle du commun de ses contemporains, du *vulgus*, comme en témoigne sa remarque qu'il faut parfois au contraire freiner la consommation de vin chez les blessés, *car c'est surtout sur ce point qu'ils pèchent* (N. 286).

Le vin n'est pas, chez Mondeville, la seule référence alimentaire du système humoral. Intervient aussi une substance ambiguë, parce qu'elle relève à la fois du physiologique et de l'alimentaire : le lait. Si le phlegme correspond à l'*écume* produite par l'*ébullition* du *moût*, il a aussi, lorsqu'il est dénaturé, le lait pour modèle : *lait caillé* lorsqu'il s'agit du phlegme mucilagineux, *aigre* pour le phlegme acide. En outre à l'*eau de fromage* équivalait le pus subtil et froid (N. 433 ; 654, 655). Cette association du froid et de l'humide au lait est souvent marquée par Mondeville, fut-ce allusivement comme dans ce passage où il explique que

« le sang coule de lait qui, même mis sur l'ongle ne se coagule pas ni n'adhère, marque l'extrême indigestion et crudité. » (N. 547 ; cf. aussi N. 390) ;

elle culmine finalement avec l'idée que le cerveau, organe phlegmatique par excellence, est semblable à un *fromage mou* (N. 373). Très près de nous, Bachelard avait bien vu que, dans l'ordre naturel tel qu'il est vécu par le rêveur qui anime chacun de nous souterrainement, « *toute eau est un lait* » 17... Au moyen âge, la comparaison des humeurs qui circulent dans le corps-microcosme aux produits laitiers n'était pas non plus spécialement originale ; Duns Scot contemporain de Mondeville, n'avait-il pas vu dans le sang, le *beurre*, dans le phlegme, le *sérum*, et dans la mélancolie, le *fromage* 18 ?

En revanche, ce qui retient l'attention, c'est la place prépondérante qu'occupent le vin et le lait parmi les métaphores alimentaires utilisées

par Mondeville pour décrire le corps¹⁹. L'accent mis par le maître-chirurgien sur ces deux substances est d'autant plus significatif que leur mélange est alors considéré comme particulièrement dangereux : en boire au cours d'un même repas c'est risquer la lèpre (N. 616) et, comme Chauliac devait l'écrire au milieu du XIV^e siècle

« qui prend du lait des bestes avec le vin et les viandes est menacé des jointures et de la tête. »²⁰.

Cet antagonisme affirmé par la médecine entre le lait et le vin les désignait comme deux produits clefs de l'univers alimentaire. C'est peut-être pourquoi Mondeville les utilise de manière préférentielle pour décrire le système humoral.

Cependant, sans raisonner nécessairement en termes de causalité directe — d'autant qu'en ce qui concerne les mentalités c'est toujours hasardeux — il est permis d'aller plus loin et de suivre quelques-unes des lignes de dérive qui serpentent entre le lait, le vin, le phlegme, le sang, et qui les relient à des configurations chères à l'imagination médiévale.

On peut par exemple remarquer que si le lait et le vin sont perçus comme s'excluant mutuellement, le lait et le sang apparaissent en revanche très proches l'un de l'autre. Pour les médecins, le lait, produit par la transformation du sang féminin dans les mamelles, est pour le nouveau-né l'aliment le plus semblable au sang dont celui-ci était nourri dans le ventre maternel (N. 58). Or, dans cette perspective, on s'aperçoit que le lait et le vin sont ainsi deux équivalents du sang : le premier renvoie au sang de la petite enfance, c'est-à-dire à un sang plutôt phlegmatique étant donné la constitution molle et humide des enfants (N. 805, 807, 808) et cela s'accorde bien avec la liaison, relevée plus haut, du lait avec le froid et l'humide ; le second renvoie au sang adulte, plus sec et plus chaud. On comprend alors ce que pouvait signifier, sur un plan symbolique, l'association du lait et du vin dans un même repas : un mélange inacceptable des catégories classificatoires — les classes d'âge — qui fondaient en partie l'ordre social²¹.

Cette proximité du lait et du sang apparaît bien ailleurs que dans la parole médicale : dans le discours de la dévotion chrétienne, à la fin du moyen âge, le lait de la Vierge fait exactement pendant au sang — précieux vin — du Christ²² ; et, comme le rapporte Jacques de Voragine au XIII^e siècle, il arrive que le sang des martyrs livrés au bûcher se change miraculeusement en lait²³.

D'autre part on ne peut éviter de noter que, dans la description des personnes, les deux couleurs qui sont alors toujours évoquées et toujours associées sont aussi celles qui symbolisent par excellence le sang et le phlegme, le vin et le lait : le rouge et le blanc. Un sang blanchâtre ou présentant *des traces blanches indique*, affirme Mondeville, *la prédominance du phlegme dans l'organisme* ; la sympathie qui unit le rouge au sang est telle qu'il faut écarter toute étoffe rouge de ceux qui perdent leur sang, sous peine de ne pouvoir enrayer l'hémorragie (N. 252). D'ailleurs les buveurs de vin chez qui le sang abonde ont bien un teint rouge (N. 535, 604), tandis que ceux qui souffrent d'un excès de phlegme et boivent de l'eau pure et des choses lactées ont l'urine pâle et la chair blanche (N. 604, 609). Un teint harmonieux, où le blanc et le rouge se conjuguent sans heurt, est à coup sûr le signe d'un tempérament parfaitement équilibré : c'est celui de la bonne nourrice

décrite par Aldebrandin de Sienne au XIII^e siècle dans le *Régime de santé* qu'il rédige pour la Comtesse de Provence²⁴. C'est celui de la beauté idéale pour l'ensemble des auteurs littéraires du moyen âge, pour Chrétien de Troyes en particulier : si Perceval demeure fasciné par la vue de trois gouttes de sang sur la neige, c'est qu'elles lui rappellent sa bien-aimée :

« Si pense tant que il s'oblie,
qu'autresi estoit en son vis
li vermels sor le blanc assis. »²⁵.

Enfin, le blanc et rouge sont également les couleurs de l'œuvre alchimique — rose blanche, rose rouge, pierre au blanc, pierre au rouge²⁶ — œuvre dont les phases ont si souvent été assimilées aux processus qui se déroulent à l'intérieur du corps humain...

Les puissances du rêve auxquelles j'ai fait allusion précédemment sont, pour cette errance dans le dédale des champs symboliques, un fil conducteur irremplaçable. Bien entendu il est peu assuré que Mondeville ait réfléchi aux jeux et reflets qui viennent d'être évoqués, le contraire est même certain. Et pourtant il se pourrait bien que son recours au vin et au lait comme images métaphoriques ait été surdéterminé, inconsciemment, par la valeur symbolique et les connotations que ces liquides privilégiés assumaient par ailleurs.

PRIMAT DE LA DIGESTION, SOUVERAINETE DU VENTRE

Reste à examiner ce que la digestion représentait pour Mondeville. Sur le plan de l'organisation corporelle, c'est pour lui un phénomène vital majeur qui ne se réduit pas seulement aux opérations de l'appareil digestif proprement dit, mais qui caractérise tout processus de transformation et d'assimilation de la matière à l'intérieur du corps (je laisse de côté pour le moment la question de la gestation). Ainsi, des *digestions*, il s'en opère partout dans le corps sous l'effet de la chaleur vitale (N. 278, 308, etc.). On a déjà vu que dans le cœur la digestion du sang nutritif donne naissance à l'*esprit vital*. Dans les ventricules du cerveau naît, au terme d'une digestion ultérieure, l'*esprit de l'âme* ; dans le foie est produit de la même façon l'*esprit nutritif*, dans les testicules l'*esprit générateur* (N. 62). Dans la chair enfin les humeurs — surtout du sang nutritif et du phlegme si l'individu est en bonne santé — sont soumises à une digestion au terme de laquelle les parties utiles sont assimilées et les superfluités évacuées sous diverses formes : sueur, pilosité, règles féminines.

On sent bien le praticien fasciné par ces phénomènes de transmutation qui interviennent à l'intérieur d'un corps qui demeure pour lui un microcosme. Il n'est pas jusqu'à la gestation qu'il n'imagine comme une forme particulière de digestion, la production d'un fœtus étant pour lui, comme la *generatio* des humeurs, une affaire de coction.

Voilà pourquoi il fait de l'appareil digestif le modèle du système génital, pourquoi il voit dans l'orifice de la matrice une *bouche*, et surtout dans la matrice elle-même un *estomac*. Comme l'estomac celle-ci en effet comporte deux tuniques, et pour les mêmes raisons. L'une de ces tuniques attire le sperme masculin depuis l'orifice de la matrice,

comme celle de l'estomac attire le bol alimentaire depuis la bouche. L'autre, charnue, conserve et soutient la chaleur nécessaire à la gestation comme le fait celle de l'estomac pour la digestion. Elle a aussi pour fonction de faciliter l'expulsion des matières : de l'enfant s'il s'agit de la matrice, des fèces séparées du chyle dans le cas de l'estomac (N. 67, 68). Cette équivalence du fœtus et du contenu intestinal avait été auparavant posée par Mondeville d'une manière plus évidente, à propos de l'utilité du mirach (la paroi abdominale constituée par la peau et les muscles) ; celui-ci a été créé pour

« mettre hors du corps l'enfant, la ventosité, les estrons et l'orine. »²⁷.

L'assimilation est d'autant plus significative que l'orifice extérieur de la matrice comme la portion terminale de l'intestin font dans la *Chirurgie* l'objet d'une même métaphore : tous deux présentent l'aspect d'une *bourse fermée par des cordons*. On sait la valeur symbolique que la psychanalyse a reconnue aux richesses et aux trésors cachés que recèle un tel accessoire. Le savoir freudien ne saurait cependant fonctionner comme une clef des songes. Aussi est-ce du sein même des représentations médiévales que j'ai préféré tirer le fil d'Ariane qui a guidé ma lecture : que l'enfant et l'excrément se vaillent au plan de l'inconscient, fournit à Adam de la Halle, au XIII^e siècle, l'argument d'une scène comique où se succèdent sans intermédiaire — et cette succession vaut comme association — d'abord un avare en proie au mal Saint Léonard, souffrant de coliques pour avoir

« par trop plain empli son bouchiaus
et pour ch'as le ventre enflé si »

et ensuite une femme qui se plaint que

« li ventres aussi me tent
si fort ke je ne puis aler »

et dont il s'avère qu'elle est enceinte²⁸. Si pour Mondeville la digestion était le modèle de la gestation, chez Adam, à l'indigestion de l'avare glouton répond la grossesse malheureuse de la femme fautive.

Or voici que l'estomac n'est pas seulement le modèle de la matrice, mais qu'il occupe dans l'organisation anatomique en général une place à part.

J'ai ailleurs montré que Mondeville s'était représenté le corps humain comme un espace social²⁹. Entre les différentes parties du corps jouent des relations de domination et de dépendance telles qu'aux *servitia*³⁰ dus par certaines répond, comme dans une société féodale parfaite, la bienveillance généreuse des autres. Un critère fondamental permet de juger du statut hiérarchique de chacune de ces parties : la noblesse. En particulier, sont nobles les organes qui, placés dans la moitié supérieure du corps, sont mêlés de près à la production de l'esprit : tels sont le cœur, le poumon, le cerveau, *organes spirituels*. Parmi ceux-ci le cœur est, pour tout le corps, *l'organe principal par excellence* parce qu'il donne à tous les autres membres du corps entier *le sang vital, la chaleur et l'esprit* ; et il trône au milieu de la poitrine comme le roi au milieu de son royaume (N. 60). De l'autre côté de la cloison bien étanche du diaphragme, les *organes nutritifs* contenus dans le ventre (foie, estomac, intestins) : ceux-là ne sont pas nobles ; bien au contraire, producteurs de fumées et de ventosités grossières,

ils sont du côté des *ignobiles*. L'estomac n'est-il pas le *cuisinier* de tout le corps ?

Jusqu'ici, pas d'équivoque. L'ambiguïté surgit un peu plus loin, lorsqu'il nous est dit que, en raison des fonctions (*operationes*) qu'il occupe dans le corps, l'estomac est en fait

« non seulement un membre principal ou noble, mais le membre principal par excellence, et le plus noble, parce que s'il cesse ses fonctions, les membres principaux sont détruits. » (N. 67).

Immo principalissimum et nobilissimum... (P. 49). Le *cuisinier* l'emporte-t-il donc sur le *souverain* ? Le poids accordé par Mondeville à la valeur économique des *servitia* ferait ainsi vaciller la hiérarchisation traditionnelle des parties du corps, fondée sur le critère aristocratique de la noblesse en même temps que sur celui, plus religieux, de la prééminence du spirituel sur le matériel. Et, de ce flottement, Mondeville est bien conscient, qui explique qu'

« un membre est appelé principal parce qu'il est créé en premier lieu et qu'il gouverne tous les autres membres ou quelques-uns d'entre eux [ce qui revient à dire qu'il est noble].

En second lieu un membre est dit principal, non parce qu'il est noble ou créé en premier lieu ou qu'il exerce une influence sur d'autres, mais parce qu'il leur rend des services dont ils ne peuvent se passer, de sorte que si ces services viennent à manquer (...) le corps entier est détruit. » (N. 369).

La raison médicale pouvait en partie justifier, on l'a vu plus haut, l'accent mis par Mondeville sur le domaine alimentaire et l'appareil digestif. Parmi les motifs profonds qui pouvaient de plus pousser un chirurgien à privilégier ce qui, dans le corps, relevait spécifiquement de la fonction nutritive entraînait sans doute une certaine fascination, partagée avec ses contemporains, pour la *gula* et pour un ventre qui fournissait à l'imagination le modèle privilégié des renflements corporels³¹.

L'hésitation de Mondeville sur le statut de l'estomac nous engage cependant sur d'autres voies, non exclusives des précédentes. Ce qui est en question ici c'est peut-être la position sociale du maître chirurgien lui-même, et la tournure d'esprit qui lui est liée. Professionnel orgueilleux, Mondeville est fier de ne dépendre, pour vivre, que de l'exercice de son art et de l'enseignement qu'il dispense dans les écoles parisiennes. A la différence de la plupart des médecins de l'époque, il ne perçoit en effet aucun bénéfice ecclésiastique. Profondément homme de métier, il voit dans la chirurgie le plus nécessaire et le plus utile de tous les arts : le tailleur, le maçon n'ont affaire qu'à la matière inerte ; lui travaille directement sur le plus précieux de tous les biens, le corps.

Cette affirmation de l'excellence du corps s'accordait bien avec la réhabilitation de la chair qui, depuis le XIII^e siècle accompagnait d'essor du naturalisme aristotélécien. Mais elle prend chez Mondeville une tonalité particulière. Le chirurgien de Philippe le Bel laisse en effet entendre qu'au fond le salut même de l'âme importe moins que la santé du corps :

« Le confesseur sauve seule l'âme du pénitent ; les chirurgiens par un remède local, ou même par leur seule parole sauvent un doigt, une main, un bras quelquefois, et aussi la vie de l'artisan pauvre et malade ;

si celui-ci mourrait, sa femme et ses enfants dont par son métier il gagnait la nourriture mourraient aussi.» (N. 199).

On voit ici poindre une perspective extrêmement laïque, et ceci au nom de l'utilité socio-économique du corps. C'est la revanche du matériel sur le spirituel, revanche qui prend tout son sens lorsqu'on la replace dans le contexte socio-politique où baignait Mondeville : les démêlés de Philippe le Bel avec le pape, les mutations sociales qui accompagnent la montée des corporations aux XIII^e et XIV^e siècles. On assiste alors sur le plan idéologique à l'éveil grandissant des classes marchandes, des artisans, des bourgeois, des associations de métier enfin, de plus en plus conscients du caractère indispensable des services économiques qu'ils rendent à la collectivité et qui, au nom de leur utilité, contestent la domination seigneuriale.

Que le *cuisinier* prenne implicitement le pas sur le *roi* lui-même évoque donc, dans cette perspective, une contestation sociale sous-jacente chez Mondeville et dans laquelle je repère l'un des ressorts souterrains qui ont peut-être provoqué, chez l'illustre praticien pénétré de l'importance de sa fonction, l'invasion de l'autre scène³² par les nourritures et par les viscères de la digestion.

Marie-Christine POUCHELLE

Centre d'Ethnologie Française

1. BARTHÉLÉMY L'ANGLAIS, *Le grant propriétaire des choses*, traduction Jehan CORBICHON, Paris, 1556, f° xlix. Gautier DE COINCI, *Les miracles de Nostre-Dame*, publiés par V.F. KOENIG, Genève, Droz, 1966-1970 (4 tomes) ; entre mille exemples : *Del mors Evain vint la morsure / Dont nous eüst toz mors mors sure. / Se Diex ne just, qui par sa mort / De nous modre la desamort* (tome I, p. 9, v. 145-148).

2. ALAIN DE LILLE, *De arte praedicatoria*, in MIGNE, *Patrologie Latine*, tome CCX, col. 117.

3. G. DE COINCI, *op. cit.*, tome II, p. 175, v. 450-453.

4. *Ibidem*, tome I, p. 167, v. 1941-1945.

5. *Ibidem*, tome III, p. 103, v. 775-776.

6. *La chirurgie de Maître Henri de Mondeville* (1306-1320), traduction française publiée par NICAISE, Paris, 1893 (signalée par la lettre N dans la référence des citations). Édition latine par J.L. Pagel, Berlin, 1892 (signalée par la lettre P).

7. M.C. POUCHELLE, *Savoir médical et symbolique corporelle au début du XIV^e siècle : Henri de Mondeville*, doctorat du 3^e cycle, Paris X - Nanterre (Ethnologie), 1980. A paraître chez Flammarion en 1982.

8. Cf. la remarque de F. LOUX et de Ph. RICHARD, in « Alimentation et maladie dans les proverbes français », *Ethnologie Française*, 1974, II, 3-4.

9. Cité par GODEFROY (*Dictionnaire de l'ancienne langue française*, Paris, 1880-1882), à l'article *ordous*.

10. M.C. POUCHELLE, *op. cit.*, et Représentation du corps dans la *Légende Dorée*, *Ethnologie Française*, 1976, 3-4.

11. *La grande chirurgie*, traduction française publiée par NICAISE, Paris, 1890, p. 404.

12. *Ibidem*, p. 319.

12 bis. RICHERAND (Paris, 1812) rapporte en effet le cas suivant : « Une femme du peuple est venue réclamer mes conseils pour un cancer du sein. Après avoir enlevé les linges dont l'ulcère était couvert, elle a tiré de sa poitrine une énorme pièce de veau qu'elle appliquait immédiatement sur le mal afin, disait-elle, d'apaiser la faim du monstre qui la dévorait. Cette pauvre femme voyait dans son ulcère un animal de l'espèce des cancrs, et lui donnait chaque jour un morceau de viande à consommer pour qu'il ne tournât point contre elle-même sa malfaisante activité ; il lui en coûtait plus à nourrir que toute sa petite famille. » (pp. 158-159).

13. G. DE COINCI, *op. cit.*, tome III, p. 70, v. 261-262. Sur cette question cf. M.C. POUCHELLE, *Ethnologie Française*, article cité.
14. *Chirurgie en romans*, B.N. ms. fr. 14827, f° 19r°. En réalité, les historiens ne s'accordent pas sur l'identité de ce ROGIER : certains font de lui un homme du XIII^e siècle qui aurait été le véritable auteur de la *Rogerina* attribuée par erreur à ROGER DE SALERNE (P. WINTER, *Le moyen âge*, in LAIGNEL-LAVASTINE, *Histoire générale de la médecine*, Paris, Albin Michel, 1936-1949, Tome II, p. 51) ; pour les autres, il appartient au XIV^e siècle (Mario TABANELLI, *Cirurgia dela Baja Edad Media*, in P.L. ENTRALGO, *Historia universal de la medicina*, Barcelone, Salvat, 1972, tome III, p. 333).
15. Gautier DE COINCI, *op. cit.*, tome III, p. 466, v. 172.
16. VAN LENNEP, *Art et Alchimie*, Paris-Bruxelles, Meddena, 1966, p. 18.
17. *L'eau et les rêves*, Paris, José Corti, 1942, p. 158.
18. L. THORNDIKE, *History of magic and experimental science*, New-York, Columbia University Press, 1923-1958, Tome III, p. 8.
19. Seule la pâte lui sert également, mais rarement, de modèle : modèle explicite lorsque les points noirs sont comparés à des *morceaux de pâte* (N. 601), modèle implicite lorsque MONDEVILLE prescrit d'employer du *levain* comme maturatif des apostèmes (N. 777) ou pour faire remonter à la surface des chairs les veines à saigner (N. 382, 555).
20. *Op. cit.*, p. 392.
21. A la fin du XIX^e siècle, les proverbes français témoignent encore de la nocivité de l'association du lait et du vin, nocivité surtout lorsque le lait succède au vin. Cf. F. LOUX et Ph. RICHARD, article cité, pp. 274-275.
22. L. RÉAU, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, P.U.F., 1955-1959, Tome II (2), p. 99.
23. *Légende Dorée*, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, Tome I, pp. 198, 431.
24. Publié par L. Landouzy, Paris, 1911, p. 76.
25. *Le roman de Perceval*, publié par W. ROACH, Genève, Droz, 1959, v. 202-204.
26. VAN LENNEP, *op. cit.*, p. 59.
27. Traduction abrégée de la *Chirurgie* de MONDEVILLE, rédigée au XIV^e siècle, et publiée par A. Bos, *Chirurgie de Henri de Mondeville*, Paris, 1897-1898.
28. *Le jeu de la feuillée*, éd. E. Langlois, Paris, Honoré Champion, 1976, v. 244, 245 et 248, 249.
29. *Savoir médical et symbolique corporelle...*, déjà cité.
30. *Servitium* appartient au vocabulaire féodal et désigne les obligations concrètes du vassal ou du serf vis-à-vis du seigneur.
31. M.C. POUCHELLE, *Savoir médical et symbolique corporelle...*, déjà cité.
32. Au sens où l'entend O. MANNONI dans *Clefs pour l'imaginaire ou l'autre scène*, Paris, Seuil. 1969.